

Les infos de la Baleine

Journal des adhérents de la Maison populaire

N° 30

Juin 2013

- p.2 Suakin, la Venise oubliée du Soudan p.6 Inoubliable Charles Trenet
p.9 Rencontre avec Hilaire Penda p.10 Cabaret maison #3 : Mother India
p.14 Chantez ! p.15 Expositions arts plastiques et photo numérique

De la Maison populaire au festival d'Avignon

En ce samedi soir, mon intuition me disait qu'il ne fallait pas rester scotchée devant la télé, qu'il y avait mieux à voir... à la Maison pop. Je savais depuis plusieurs jours que se tenait une « performance » à mon association préférée. Mais une « performance », c'est quoi au juste !? J'avais lu le résumé du spectacle dans la plaquette destinée aux adhérents et le texte m'avait beaucoup intéressée.

Arrivée en retard dans la salle de spectacle, je l'ai trouvée plongée dans la pénombre et dans une disposition inattendue. La scène servait aux spectateurs assis sur des bancs et le milieu de la salle était occupé par deux artistes : l'un jouait du saxophone et l'autre, en tenue de marathonien, racontait sa vie. Il ressemblait à James Dean qui aurait bien vieilli. Il en avait le charisme. Au fur et à mesure que le temps passait, je buvais les paroles de l'artiste. Du coin de l'œil, je constatais que le public était de plus en plus attentif à l'histoire qui nous était contée. Au départ d'une grande banalité - un jeune désargenté et désœuvré qui tourne mal -, le sujet prenait de la densité. Emmené en maison de correction, le jeune se voit confier l'espoir de gagner le marathon. Il s'entraîne et court ce marathon pendant lequel il continue à nous raconter sa vie, avec tous ses espoirs et désespoirs ; alors que tout le monde espère le voir gagner, en particulier le directeur de l'établissement pénitentiaire, il décide du contraire. Si au début de son marathon, il accélère le rythme qui devient haletant, il le ralentit petit à petit tout en nous expliquant pourquoi. Au bout de 3/4 d'heure de course sur la scène, le public se demande devant l'artiste en sueur comment il tient toujours. Les spectateurs aussi sont haletants ; il leur faut suivre le rythme de la course, le rythme des paroles et le rythme des idées. Oui, n'allez pas vous imaginer que cela pourrait se résumer à une course effrénée, non, c'est une course spirituelle surtout.

Quel dommage pour ceux qui l'ont ratée ! L'artiste et son saxophoniste présenteront ce même spectacle, «La Solitude du coureur de fond», au festival d'Avignon en juillet, dans une version plus grandiose. Vous pouvez y aller... Mais je vous rappelle, une nouvelle fois, d'être plus attentifs aux brochures qui se trouvent sur le comptoir de notre association. Ainsi, vous ne raterez plus les petites merveilles qui s'y produisent ! Ce soir-là, la petite merveille était gratuite. Merci Yan !*

Yan, c'est maintenant à toi que je m'adresse, toi sur qui il faut prendre modèle. Toi qui ne nous fais rien dépenser mais qui exploites la salle de spectacle en pratiquant le troc culturel ; « je vous prête cette salle dont j'ai la responsabilité et, en échange, lorsque votre spectacle est au point, vous le produisez en priorité chez nous ». Voilà comment depuis plus d'un an, notre association profite de spectacles inespérés. Lorsque j'ai écrit tout le début de cet édito, je n'imaginai pas que quelques semaines plus tard, tu me ferais part de ta décision de quitter l'association pour continuer ton parcours. Je te souhaite au nom de la Maison populaire « Bonne Chance » et te remercie de tout ce que tu as imaginé pour que vive notre salle de spectacle, sans bourse délier, en espérant que ton exemple soit poursuivi.

R.-M. Forcinal
Présidente de la Maison populaire

* «La Solitude du coureur de fond» est adapté d'une nouvelle d'Alan Silletoe, datant de 1959.



Suakin, la Venise oubliée du Soudan



Cette cité, bâtie sur une presqu'île, est située sur la côte Est du pays.(photo de 1910)

Les quelques voyageurs qui ont traversé le Soudan ou navigué en Mer Rouge ont pu avoir le privilège de passer à Suakin. Une des rares villes d'Afrique au passé glorieux qui a vu dans ses murs d'illustres visiteurs comme Rimbaud, de Monfreid ou Kessel.

Ils évoquent tous des côtes soudanaises parmi les plus accueillantes et les plus sauvages d'Afrique.

Pendant plusieurs siècles, cette cité est demeurée un port de commerce africain majeur sur la Mer Rouge. L'île était réputée pour sa douceur de vivre malgré les conditions climatiques souvent extrêmes. Des marchands issus de plusieurs continents y avaient des résidences et l'on pouvait y admirer le travail des artisans qui construisaient ici des bâtisses en pierre de corail.

Mais aujourd'hui Suakin se meurt. Elle offre le triste spectacle d'une ville bombardée. Elle s'est progressivement vidée de ses habitants. Les belles demeures de corail sont devenues des tas de pierres, livrées sans protection au vent brûlant du désert et aux pluies de mousson.



Amoncellements de pierres, pans de murs, encadrements de portes ou de fenêtres occupent à présent plus des trois-quarts de la surface de l'île.

L'endroit a pourtant conservé une atmosphère particulière, une aura propre aux lieux de passages et d'échanges.

Immanquablement sur le site on se prend à rêver à une résurrection, au retour à la vie. D'un souk grouillant en lieu et place des gravats, de chuchotements voilés à l'ombre des moucharabiehs, du claquement des sabots des chameaux, de bateaux de commerce dans la rade argentée prêts à partir pour l'Inde. La magie du lieu se prête si bien au rêve...

NAISSANCE

Les légendes quant à sa naissance sont légion. L'une d'elles raconte que le roi Salomon découvre cet abri naturel par un jour de tempête. Il y construit une ville de corail pour enfermer les plus belles vierges de son royaume.

Dans leurs prisons de rêve, les vierges du Roi Salomon allaient voir s'envoler leur jeunesse quand elles sont sauvées par les dieux. Elles sont transformées en sirènes. Depuis, quand elles sortent de l'eau, c'est sous forme féline que les sirènes apparaissent dans les ruines de la ville.

HISTOIRE DE SUAKIN

La première mention de Suakin remonte au moment de l'expansion de l'Islam et de la conquête de l'Egypte et de la Syrie par les arabes en 641.

En 750 le fils du calife Omeyyade Merwan 2 s'enfuit d'Egypte après l'assassinat de son père. Il se réfugie en Abyssinie en passant par Suakin.

À partir de cette époque la province de la Mer Rouge est le théâtre d'escarmouches fréquentes entre les égyptiens et la tribu des Beja, une ethnie qui habite toujours l'ensemble de l'est du Soudan.

En 1264, la ville tombe, pour la première fois, sous la férule de l'Egypte et devient peu à peu un important port de commerce.

Après la chute de Constantinople, en 1453, la montée de l'empire Ottoman efface la puissance égyptienne. Suakin, comme Jeddah, profitent alors d'une période d'indépendance et de prospérité.

Au début du 16^e siècle, les Turcs conquièrent l'Egypte et prennent le contrôle des ports de la Mer Rouge. Suakin passe ainsi sous l'autorité turque.

Les pachas qui dirigent la ville se succèdent, les nouveaux s'appropriant les richesses accumulées par leur prédécesseur souvent condamné à mort.

La prospérité de Suakin fluctue au gré de l'évolution du commerce, au Soudan, au nord-est de l'Afrique et sur la Mer Rouge. Les échanges atteignent alors l'Inde et Malacca (Malaisie). Les droits de douanes assurent alors de confortables revenus aux marchands.

L'Egypte supplante l'empire ottoman au XIX^e siècle et récupère ainsi Suakin. La conquête anglo-égyptienne du continent noir fera bénéficier la région d'une certaine stabilité.

L'île est aussi un lieu de passage pour les pèlerins africains qui traversent la Mer Rouge pour se rendre à la Mecque.

Un trafic qui augmente au fil de l'islamisation de l'Afrique de l'Ouest.

Un nouvel élan aux échanges commerciaux est donné par la construction de chemins de fer et celle du canal de Suez. Les bateaux à vapeur égyptiens assurent une liaison régulière entre Suakin et Suez.

Le port est relié à l'intérieur des terres par des caravanes de chameaux.

Dans les années 1870, des caravanes de plusieurs centaines de chameaux vont et viennent, chargées d'or, de perles, d'épices, de parfums, de soies, d'ivoire...

Ce commerce prospère permet aux marchands de Suakin d'entretenir les fragiles maisons construites en pierre de corail et d'édifier de nouveaux bâtiments de style égyptien et européen.

En 1881, le Soudan se soulève contre la domination britannique. La révolte est conduite par un érudit musulman qui prend le nom de Mahdi. Dans la région de Suakin, les rebelles assiègent le port à plusieurs reprises sans parvenir à le prendre. Le commerce souffre de cette guerre qui impose la fermeture des pistes des caravanes. Heureusement pour Suakin, les échanges se poursuivent sur la Mer Rouge.

Le conflit s'achève par la défaite des mahdistes en 1898. Le condominium anglo-égyptien se renforce et rétablit la stabilité dans la région.

Au début du XX^e siècle, le trafic des pèlerins augmente encore fortement. Il passe de 1227 musulmans se rendant à Jeddah en 1905 à 4000 l'année suivante.

Malgré la fin de la révolte des mahdistes le commerce ne retrouve pas sa vigueur. Pour Suakin, ce début de siècle sera celui de son déclin.

L'avènement des engins à vapeur, allant avec l'augmentation des tonnages, rend le lagon de Suakin trop étroit pour le commerce maritime.

L'administration anglaise décide donc de construire, à 60 kilomètres au nord, un nouveau port plus adapté : Port-Soudan.

L'exode des marchands, très attachés à Suakin, tarde à se produire malgré les offres immobilières séduisantes de l'administration de Port-Soudan.

La résistance dure encore quelques années, mais 10 ans après l'ouverture de Port-Soudan (1909), la presqu'île finit par se vider.

Le pèlerinage annuel vers La Mecque reste aujourd'hui l'unique ressource de la ville.

LES MAISONS EN PIERRE DE CORAIL

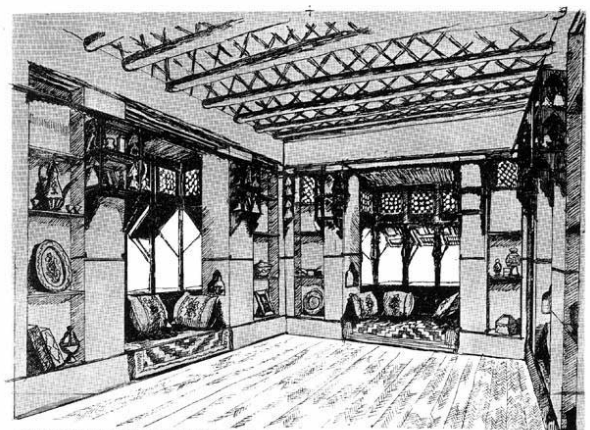
Les premières constructions réalisées en pierre taillée dans le récif de corail et enduites de chaux remontent sans doute au 16^e siècle. La construction est aisée car le matériau est léger et se taille facilement. Il permet d'aérer les maisons pendant les fortes chaleurs.



Les maisons de Suakin avaient souvent 2 voire 3 étages. La disposition des pièces témoigne du raffinement des habitants et renseigne sur une vie familiale et communautaire régie par la religion islamique. La maison est divisée en deux parties : au rez-de-chaussée, la partie la plus petite mais, généralement, la plus imposante pour la réception et la distraction des invités, le salaamik.

A l'étage, le harim est occupé par chaque branche de la famille (parents, grand-mères, tantes, sœurs et leurs enfants) qui dispose chacune d'un appartement distinct.

Autour des fenêtres, les moucharabiehs, appelés aussi roshans, ornent les murs extérieurs. Les roshans servent



HARIM MAJLIS IN SHENNAWT'S HOUSE. No. 193

Le Salaamik est souvent très richement décoré de boiseries, tapis et sculptures.



Les moucharabiehs, réalisés en teck importé de Java sont souvent très ouvragés.

de mouchards en permettant aux habitants d'observer la rue sans être vus.

Ils sont également étudiés pour capter la lumière et la brise marine tout en protégeant l'intérieur du soleil. Ils peuvent atteindre des tailles suffisamment grandes pour servir de pièce supplémentaire.

Le corail est un matériau fragile. Il doit être enduit de chaux qui le protège de l'érosion. Ces maisons nécessitent donc un entretien constant. Quand la ville a été délaissée par ses habitants au début du XX^e siècle, l'eau, en s'infiltrant dans les parois, a fini par exercer une pression telle que les murs ont explosé.

LES PROJETS DE RESTAURATION

Depuis le début du XX^e siècle, l'état de dégradation de Suakin suscite l'inquiétude.

Malgré plusieurs demandes de préservation et de restauration formulées par les responsables politiques, aucun plan de sauvetage n'a pu aboutir.

La faute au problème complexe des propriétés privées, à la pauvreté du Soudan et aux années de conflits.

Dernièrement, c'est un architecte britannique qui tente de reconstruire la ville. Ce sera certainement la dernière chance pour Suakin de renaître.

Thierry Treluyer



Inoubliable Charles Trenet 1913 - 2001

1938, la chanson française est depuis longtemps enlisée dans l'exotisme de pacotille et la romance sirupeuse. Un jeune homme vient insolemment bousculer cet état de choses. Avant lui, la chanson faisait le trottoir, il lui fait soudain découvrir la campagne de France et la mer. Et chacun de vouloir faire partie du voyage.

En neuf mois de frénésie, dans une formidable explosion de joie, le mythe Trenet est né, qui résistera à tous les orages. Ce jeune homme à la grâce insolente, en cette année 1939 atteint déjà son zénith. Le monde, demain, va basculer dans le chaos. Curieusement Charles Trenet est né en 1913, à la veille d'une convulsion d'enfer ; de la même manière, le « fou chantant » voit le jour à l'aube d'une nouvelle apocalypse. Les destins les plus éclatants ne sont-ils pas souvent marqués de signes noirs ?



Immédiatement, Trenet est devenu une immense vedette. L'avant-veille, il était inconnu, et d'un seul coup, tout le monde parlait de ses chansons. Il faut dire qu'il chantait quelque chose que peut-être aujourd'hui on appellerait le changement. Dans « je chante », par exemple, puis ensuite dans « y-a de la joie » qui était une chanson folle, très éloignée des textes que l'on avait l'habitude d'entendre, quand on voit « la Tour Eiffel qui part en balade » etc... Tout ça était sans doute dans la tête des gens, et surtout des jeunes, c'était quelque chose qui correspondait à leur état d'esprit d'alors, à leur besoin de vivre, leur soif de bonheur, à leurs espoirs en somme. Du jour au lendemain, tout le monde s'est mis à chanter « je chante » et « fleur bleue ». Et déjà on attendait la suite.

C'est une révolution qui tenait autant aux textes qu'au rythme, avec peut-être quelque chose de plus : l'orchestration des chansons. Les orchestrations en effet étaient très belles, très musicales, et les gens chantaient les paroles, mais fredonnaient aussi les fins de phrases musicales d'accompagnement ! Cela aussi c'était quelque chose de très nouveau. Trenet, en fait, était complètement neuf sur tous les plans.

Trenet qui chante la jeunesse, la nature et le goût du bonheur ; ses élans de toujours « collent » miraculeusement à une époque où les jeunes à présent ont leurs auberges, leurs routes et leurs vacances, où la jeunesse, enfin, les yeux levés vers le soleil a pris conscience de sa vérité.



En mai 1981, on a un peu l'impression qu'on attendait tout d'en haut et qu'à la base rien ne s'est passé... En 1936 au contraire, on peut dire que tout est venu d'en bas, qu'il s'agisse du mouvement sportif, des mouvements culturels. Il existe une autre source de changement. Ce sont les intellectuels, le mouvement surréaliste, c'est une autre révolution, bien antérieure à 1936. Trenet est aussi l'enfant de ce mouvement là.

Au début, Trenet dérangeait un peu, il choquait un certain nombre de principes, mais c'était là un réflexe d'arrière-garde, parce que le temps le portait littéralement en même temps que lui, apportait les musiques pour cette époque là.

Trenet n'avait pourtant pas du tout une image anarchiste : il avait « l'image du bonheur ». Et c'était nécessaire dans une période troublée.

Charles Trenet c'est un ferment de joie, c'est un comprimé d'enthousiasme, c'est la trépidation, c'est le halètement de la verve rythmée. C'est la quintessence du soleil et du midi, non pas du midi vulgaire et trivial.

Charles Trenet ce n'est pas ça. Ce n'est pas le triomphe de la vulgarité méridionale. C'est le poète de la joie et du mouvement. C'est le grand gaillard jeune, musclé, sportif, sain, naturel, vivant qui a un œillet rouge au revers de sa veste et un peu d'herbe dans les cheveux. Il ne sort pas d'une chambre d'opérette, d'un cabaret de Montparnasse. Il sort des bois. Il vient des champs et de la vigne. Il est tout enivré d'espace et d'air marin. Il a du thym et de la bruyère aux semelles de ses sandales.

Trenet a une façon très personnelle de mettre en forme les moments que nous partageons tous ; des images simples, une musique puisée dans le Jazz, où les lois du Front populaire venaient apporter aux français ce que leur « fou chantant » louait : la mer, la nature, les vacances, en deux mots beaucoup de talent et un peu de chance ont contribué à l'éclatement du phénomène Trenet. Celui-ci dure depuis plus de soixante-dix ans (un exploit peu commun).

Ce vagabond de la chanter. Il a plus d'autres, concrétisé ce aux nuages. Il suffit d'un vol d'une hirondelle



musique rêvait de ne vivre que pour heureusement que beaucoup rêve : Il joue à donner des visages soir d'été, du sourire d'un enfant, du pour alimenter son inspiration.

Fou chantant, il l'est poète lucide. Certes, le extraordinaire » d'où il

trilles des oiseaux qui chantent avec lui à l'unisson, d'insolites bouquets d'images colorées où le verbe éclate en refrains enthousiastes ; mais ce rêveur à l'œil pétillant connaît aussi le plaisir de savourer les joies les plus simples du monde. Une noix, un grillon, le soleil ou la lune et la mer, bien sûr qu'il chante avec une incomparable perfection dans la pureté de la voix. Et l'amour, en même temps unique dans sa richesse d'inspiration et sa générosité.

aussi avec la sereine sagesse d'un monde est pour lui un « jardin nous ramène, cueillis parmi les

Créateur de la chanson moderne : Brassens lui-même reconnaît qu'il n'aurait jamais chanté si Trenet, avec trois petits mots, n'avait pas, en 1938, égorgé le mélodrame, dépoussiéré la scène, bouleversé la chanson en lui apportant la fantaisie, l'humour, la tendresse et la joie.

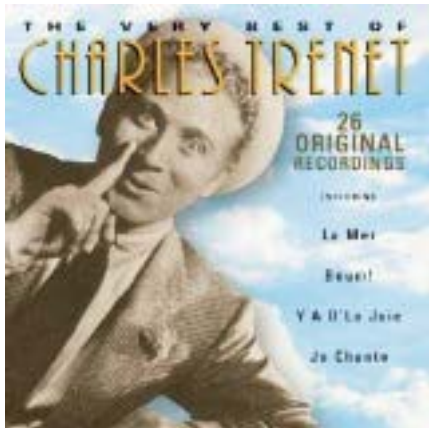
Trenet fait penser à ces tableaux de Chagall où l'on voit un couple d'amoureux qui jaillissent des toits et qui partent enlacés on ne sait où, vers le ciel : il est tendre, aérien, il y a du merveilleux en lui.

Charles Trenet portait en lui tant de choses, il insufflait un tel renouveau dans la chanson qu'on sentait qu'il se passait quelque chose d'important, qu'une grande porte s'ouvrait sur un monde de jeunesse, de gaieté, de folie, un univers de poésie. C'était un formidable regain du romantisme.

Pour lui la chanson est jeune, gaie, optimiste, car il laisse à d'autres l'introspection psychologique et le repli sur leurs états d'âme. Soyons gais que diable ! Et prouvons qu'il n'y a pas que des « sombres dimanches »... Le rôle de la chanson n'est pas de provoquer des psychoses démoralisantes.

Trenet fut certainement un enfant heureux. Il n'existe aucune trace d'amertume dans ses chansons, même quand elles paraissent tragiques... Les chansons de Trenet sont souvent nostalgiques parce que la joie de vivre porte en elle la mélancolie. « Mam'zelle Clio », est un chef-d'œuvre dont la place est dans une anthologie de la poésie contemporaine.

Tous ceux qui aiment la poésie et la chanson (ils sont innombrables) sont reconnaissants à Charles Trenet d'avoir su les réconcilier. Ce poète, ce musicien, et auteur de chansons a réussi ce tour de force de faire aimer et applaudir par ce qu'on nomme le grand public des chansons d'une qualité poétique que nul ne songe à contester.



Charles Trenet est un poète dont la verve, le tact, l'audace ont depuis plus de soixante dix ans métamorphosé la chanson. Il est le seul qui n'a jamais accepté de compromis dans ce domaine si galvaudé qu'est celui de la chanson.

C'est quelqu'un qui embellit la vie des gens qu'il fréquente, comme il embellit celle des personnes qui l'écoutent. Dans ses chansons il ne parle jamais de choses désagréables ou laides, il ne flatte jamais la laideur pour chercher le succès, il n'exploite pas la morosité. C'est quelqu'un qui s'amuse, un être hors du commun. Charles Trenet, ce n'est pas une course au hit-parade, c'est une œuvre.

Il fut le premier à faire descendre dans la rue le surréalisme, c'est un amoureux de la France et de la langue française, c'est un parfum, un magicien des mots.

Il est la mémoire d'une France nostalgique et buissonnière, qui est le miroir d'une France musarde et cocardière. Pour un citoyen poète qui célèbre une messe chantante, charmante et œcuménique, la réconciliation des générations est atteinte. C'est la panacée contre la morosité, c'est le symbole de la pérennité et le public qui l'applaudit, paumes brûlantes de reconnaissance, s'applaudit de l'applaudir et s'émeut à la commande.

Vous revoilà fêter vos cinquante années de chansons, à l'instar des canards du « jardin extraordinaire » l'on ne pouvait que s'associer à eux pour vous dire :

« Thank you very much Monsieur TRENET »

Serge D. Anceau



Warmup Show festival 2013 : Rencontre avec Hilaire Penda

Bassiste camerounais réputé, travaillant avec des artistes des quatre coins du monde, Hilaire Penda est aussi le directeur artistique du festival montreuillois Warmup Show, que nous avons accueilli fin mai pour une soirée à la Maison Populaire. Nous l'avons rencontré à cette occasion et lui avons demandé de nous présenter cet événement :

- H. P. : Le Festival Warmup Show est défendu par l'association des Rares Talents, dont le but principal est de mettre en lien les pratiques amateurs et professionnelles. Nous essayons de réunir sur une même scène des artistes confirmés et non confirmés, le but étant que ces derniers puissent prendre confiance et évoluer auprès d'artistes connus.

- *D'où le lien avec la Maison populaire qui met en avant la pratique amateur...*

- H. P. : Tout à fait. Dans le cadre de notre festival, nous avons sélectionné la jeune rappeuse Ryyam, qui est arrivée deuxième au concours tremplin du Café La Pêche, ainsi que le groupe Les Pups qui a fini troisième de ce même tremplin et a joué en concert ici à la Maison populaire.

- *Pourquoi avoir choisi Montreuil comme lieu de ce festival ?*

- H. P. : Parce que je suis moi-même montreuillois depuis presque trente ans et que l'association est basée à Montreuil. Je pense qu'il est donc logique de commencer à faire les choses chez soi, puis de grandir petit à petit, afin que les montreuillois et montreuilloises profitent de notre réseau d'artistes.

- *Il s'agit de la deuxième édition du festival, a-t-il évolué par rapport à l'an dernier ?*

- H. P. : L'an dernier, nous n'avions que deux jours, avec un *backing band* qui accompagnait la plupart des artistes musiciens. Disposant de peu de moyens pour le lancement du festival, les artistes que nous avons fait venir étaient surtout issus de mon réseau d'amis musiciens. Cette année, nous avons plus d'une semaine d'événements. Il y a par exemple un stage de chant gospel avec Emmanuel Djob, qui s'intègre dans le cadre de ce que nous voulons développer, à savoir une certaine tolérance : essayer de partager avec des jeunes et des personnes âgées la notion de tolérance par le biais de la musique. C'est ce que nous avons aussi essayé de faire lors de cette soirée à la Maison populaire, en réunissant des jeunes de Montreuil, avec le groupe de lycéens Les Pups, et Moh Kouyaté qui est un très grand guitariste et compositeur guinéen, tout cela accompagné d'une projection sur Neneh Cherry et ses liens avec les grands rappeurs américains.

- *Le festival a-t-il selon vous atteint ses objectifs, est-il parvenu à rapprocher les différentes générations, les amateurs et les professionnels ?*

- H. P. : Tout à fait, nous sommes d'ailleurs agréablement surpris que nous remplissions les salles jusqu'à maintenant. Cela veut dire que le public suit et que petit à petit, ça prend.

- *Cette année avez-vous également choisi les participants issus de votre réseau d'amis artistes ?*

- H. P. : Pas seulement. Pendant l'année, j'organise des petits « Warmup » à L'Alimentation Générale*, tous les mois. Durant cet événement mensuel, j'invite un artiste et, à chaque fois, une première partie que je sélectionne au hasard. De cette façon je donne une chance à de nouvelles personnes de se montrer. Cela me permet de repérer tout au long de l'année de nouveaux artistes qui pourront peut-être figurer dans la programmation du prochain Warmup Show Festival.

- *Nous pouvons donc assister à ces concerts, une fois par mois au bar L'Alimentation Générale ...*

- H. P. : Absolument, vous êtes les bienvenus, les musiciens sont bien sûr invités à participer (Avis aux musiciens de la Maison populaire !). Et je vous donne rendez-vous l'année prochaine, pour la troisième édition du Warmup Show Festival**.

Entretien réalisé par Valentina Gardet

* bar situé dans le 11^e à Paris, au 64 rue Jean-Pierre Timbaud.

** Plus d'infos sur le site : www.rarestalents.com

Cabaret maison #3 : Mother India

Pour cette soirée exceptionnelle le 29 mars 2013, l'Inde est à l'honneur ! Après une initiation anglaise, l'atelier chant et technique vocale a présenté ses talents très différents et émouvants tandis que l'atelier Capoeira (art martial importé au Brésil par les esclaves angolais) s'est déployé sur scène apportant mouvement et énergie. Puis ce fut l'envoûtement des danses indiennes du Kathak au Bharata natyam grâce aux élèves de l'atelier Bollywood et aux professeurs de danse orientale et de musique traditionnelle d'Inde et d'Afghanistan. La scène ouverte reçoit d'abord le groupe Afghan « Dast-e-jam » dans le cadre de leur invitation au Musée Guimet puis ce furent l'immense tabliste Latif Kahn et la chanteuse Tulika Srivastava pour un petit récital en duo. Une soirée particulièrement réussie et envoûtante !



« América » de West Side Story transposé sur la scène de l'Argo'notes par l'atelier d'anglais de Maeva Ott.

Certains des élèves de l'atelier de technique vocale de Laury Macomell ont fait circuler une énergie positive transmise par leurs voix toujours maîtrisées au travers d'un répertoire varié allant du gospel à la comédie musicale en passant par la chansonnette.



La capoeira, à la fois une lutte et une forme de danse, permet de développer la force, la souplesse, l'équilibre, la coordination tout en apprenant la pratique d'instruments.

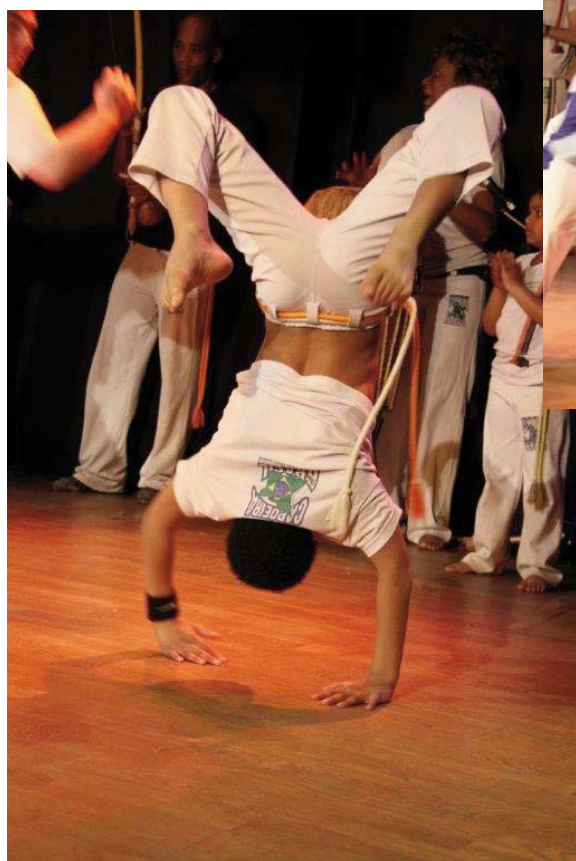


« La mestre » : Médelice Cédric présente ses élèves et ses musiciens avec leur Berimbau-de-barriga (du ventre) : arc tendu par une corde de métal, dont le son est produit par une baguette frappant la corde de manière rythmique amplifié par un résonateur proche du ventre.

Leur pandeiro : tambourin avec de petites cymbalettes disposées sur le bord et

Leur atabaque : long tambour de forme conique composé de larges bandes de bois exotiques tels le jaracanda , le cèdre ou l'acajou serrées les unes contre les autres grâce à des cerclages de fer avec

une peau de bœuf tendue au sommet, fixée par des cordelettes.



Au sein de la « ronda » on s'affronte, on mime le combat mais on ne se touche pas.

Belle démonstration de capoeira ludique et acrobatique : L'appui en équilibre sur les mains permet d'effectuer des coups de pieds.



L'atelier Bollywood, animé par Srivastava Tulika, nous fait une démonstration d'une danse, mélange de deux autres : le Kathak ,danse pure et narrative, traditionnelle religieuse du nord de l'Inde qui a d'abord été interprétée par les hommes et le Bharata natyam : forme de danse classique originaire du sud de l'Inde. Art martial à la base, elle était liée aux pratiques religieuses dès son origine.



Souyah Saadia nous montre un autre travail à travers une danse d'inspiration berbère où elle laisse aller toute sa créativité.



Eucher Otilie met en pratique ce qu'elle enseigne dans ses cours de danse orientale au travers du mystère et du trouble d'un voile rouge.

l'atelier de danse orientale met en application l'enseignement des deux précédentes.





Le groupe Dast-e-jam : Fady Zakar musicien d'origine libanaise passionné de musiques du monde a rencontré Gholam Sakri Rasuli qui maîtrise l'art du herâti-dutar et pratique également le tanboor, autre luth spécifiquement afghan. Avec Fady au rubâb (emblématique luth taillé dans une seule pièce) et Wahid Ahmad Herawi au tabla ils forment l'ensemble qui nous enchante ce soir. Une danseuse les accompagne. Le rubâb est un luth à manche court, taillé dans du bois massif de murier, coupé, évidé et collé. Une peau de chèvre collée fait office de table d'harmonie et comporte trois cordes mélodiques en boyaux ou métal qui sont pincées.

L'herâti-dutar un tanboor (luth à manche

long) plus petit et plus fin, adapté à la musique afghane en 1965 à Hérat par un musicien de la radio d'état. Il possède dix cordes supplémentaires en métal.

On ne peut parler de danse afghane sans parler de poésie, on ne peut parler de poésie sans parler de musique et Alexia Martin accompagne cette musique. Les légendes afghanes racontent que, grâce à la puissance et la vitesse de la musique, la danseuse se transforme en « poupée volante », nom donné au cerf-volant appelé « goudi pârane », une autre danse qui rend hommage aux traditions millénaires de ce pays, héritage de la route de la soie.



Concert aux tablas par Latif Khan.

Le tabla est un instrument à percussion indien composé de deux fûts. Un petit tambour mâle, le dayan ou dahina : un tonneau avec une première peau de chèvre posée sur la bouche, sur laquelle une autre est liée par un tissage en cuir de chameau, puis coupée en son centre où l'on pose une pâte de farine et de fer. Des lanières de cuir et des cales en bois (« guti ») permettent de tendre les peaux et d'en faire l'accord.

Et une timbale femelle, le bayan ou baya : une timbale en terre cuite ou en cuivre (ou laiton), recouverte elle aussi

du même système complexe de peaux et pastille, mais cette dernière est décalée du centre.

On en joue assis par terre, les instruments reposant sur des petits coussins afin de les orienter proprement.

Les peaux sont frappées avec les doigts. Les mains sont en contact permanent avec l'instrument.

Le tabla qui peut être utilisé en solo accompagnait ici le chant de Tulika Trivastava (animatrice de l'atelier Bollywood) comédienne, danseuse, réalisatrice, chanteuse et compositrice : une artiste polyvalente.

Texte et photos Françoise Rioux

Chantez !

Une heure et demie d'expérience singulière à la Maison populaire.

La première fois, je pense qu'on s'en souvient tous : le premier cours. On y vient sans trop savoir ce que c'est. L'intitulé « technique vocale » est vague. On imagine bien que cela tourne autour du chant. Mais on ne sait pas trop.

On se retrouve à huit dans une petite salle de la Maison populaire. Et puis après quelques présentations, Anne-Laure demande à chacun de chanter. Nous n'avions pas prévu. Et alors là, il faut s'exposer devant les sept autres. Les vieilles angoisses d'écolier nous assaillent. Le ventre se crispe. Le corps se tend. Les doigts s'agitent. Les mains sont moites. Comme rien ne vient, Anne-Laure nous suggère de chanter « Au clair de la lune ». Sept paires d'yeux se fixent sur vous.

Alors on se lance. On se déteste. On se demande bien ce qu'on est venu faire là. Quelque chose sort de notre bouche. Un petit filet de voix. Timide et pas très juste.

Anne-Laure repêche en nous ce que nous jugeons pitoyable. Elle conseille. « Ne bouge plus les mains. Reprends. Imagine que tu es au Stade de France. Tu dois chanter pour la petite vieille qui est au dernier rang. Allez ! Vas y ! »

La seconde fois est moins dure. On a déjà donné. On a pris nos marques. On enchaîne les mots avec plus d'assurance. On guette les remarques de la prof. La troisième fois, on commence à chanter vraiment, à ouvrir la bouche, à faire résonner les sons. On commence à y croire, à s'y croire. Anne-Laure nous prescrit des exercices. Chanter devant un miroir, le corps immobile. Ou, au contraire, chanter en bougeant dans le mode de la colère. Chacun a son ordonnance musicale pour la semaine.

Après, on revient s'asseoir pour écouter les autres. On est d'une attention particulière, on ne peut plus juger. On connaît tout des affres du trac ou du trou de mémoire. Alors, parfois on assiste à la naissance d'une voix. Juste l'inflexion d'un mot, le vibrato d'une phrase. Et l'émotion est là.

Quand Gérard nous «fout dehors» parce qu'on a dépassé l'heure, on sait qu'on va continuer le travail chacun de son côté, seul, sous la douche ou dans le salon quand personne n'est là. On sait qu'on a ce rendez-vous hebdomadaire. Ce rendez-vous avec nous-même. Avec cette part intime, notre voix, celle qui ne triche pas.

Ce n'est pas évident, on ne trouve pas toujours la justesse, la tessiture, le rythme, mais on sait qu'on a touché là la naissance d'une jubilation. Comme si on avait abordé une autre dimension. On se sent vibrant. On se sent vivant, peut-être un peu plus qu'avant. Et c'est cela qui nous tient, qui nous fait revenir chaque mardi soir avec le même entrain.

Pierre Hédrich

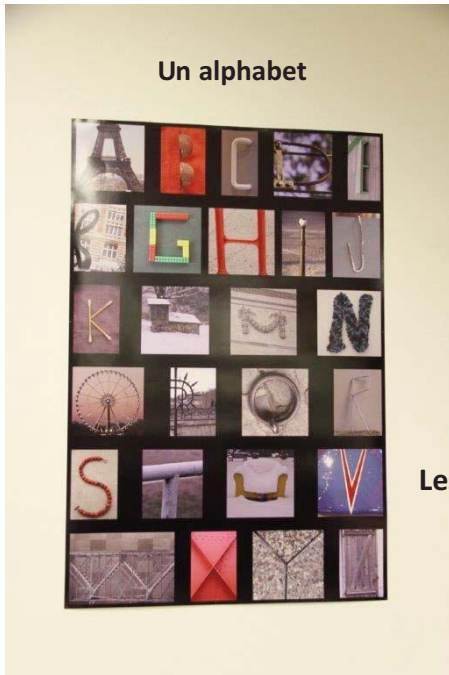
En Avril dernier

D'clic, la première expo de l'atelier de photo numérique ...



Une partie des auteurs
de g. à dr. Dorothée, Josette, Emmanuel, Nicole.

Tous les auteurs. En plus des précédents :
Fabrice - le prof, à gauche ; Pierre, à Droite ;
Evelyn, devant.



Un alphabet



Les trois volets de l'expo



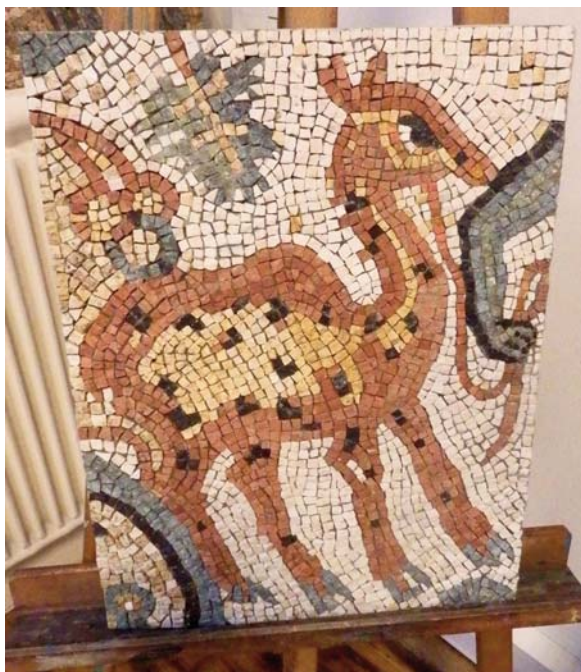
La Défense



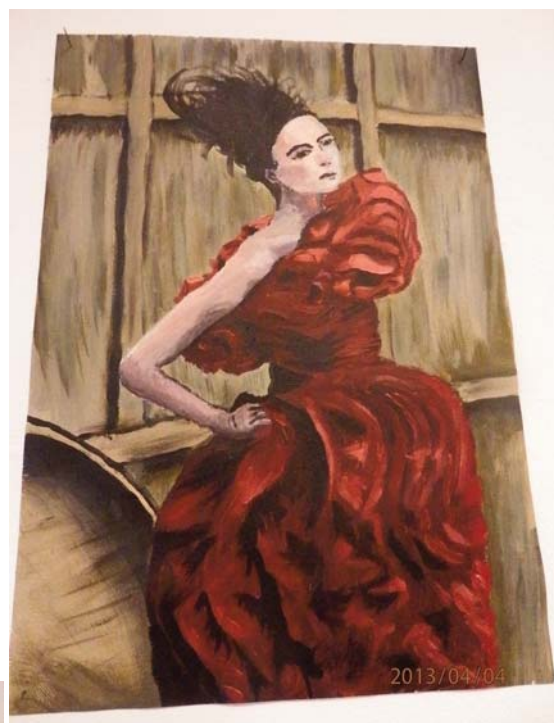
Minimalisme

Photos Nicole Bonnenberger

... et l'exposition «arts plastiques»



Cet animal est un bel exemple des réalisations en mosaïque



Flamenco



Une vue d'ensemble des réalisations de l'atelier céramique

Photos Marie-Thérèse Cazanave

Les Infos de la Baleine 9 bis rue Dombasle 93100 Montreuil tél.: 01 42 87 08 68
<http://www.maisonpop.fr/weblog/>

Directrice de publication : Rose-Marie FORCINAL

Rédactrice en chef : Valentina GARDET

Rédacteur en chef adjoint : Thierry TRELLEYER

Comité de rédaction : Serge D. ANCEAU, Marie-Thérèse CAZANAVE, Sylver GOMIS,
Kiong Hi HUDELLOT, Francine LIGNON, Françoise RIOUX

Mise en page : Sylvie CHIQUER



Imprimé à la Maison populaire - Juin 2013